Introduction : l'homme peut-il réparer le monde sans Dieu ?

Nous vivons à une époque fascinée par l'idée de transformer le monde. On parle constamment de justice sociale, de solidarité, d'égalité, de durabilité, de réconciliation, de droits de l'homme et de construction d'une société meilleure. Ce sont des aspirations qui, considérées en elles-mêmes, peuvent contenir de véritables biens et répondre à des besoins profondément humains.

Cependant, derrière certains projets de transformation sociale se cache une question beaucoup plus profonde : l'humanité peut-elle véritablement réparer le monde par ses propres forces ou a-t-elle besoin d'être rachetée par Dieu ?

Cette question nous conduit à un concept de la tradition religieuse juive connu sous le nom de Tikoun Olam (תיקון עולם), expression hébraïque généralement traduite par « réparation du monde », « restauration du monde » ou « perfectionnement du monde ».

Dans certains milieux juifs contemporains, cette expression est utilisée pour désigner l'engagement en faveur de la justice sociale, de la solidarité, de la protection des personnes vulnérables et de la responsabilité morale de contribuer à l'amélioration de la société.

À première vue, nombre de ces aspirations semblent correspondre à des enseignements fondamentaux du christianisme. L'Église catholique exige elle aussi du chrétien qu'il prenne soin de son prochain, combatte l'injustice, pratique la miséricorde et œuvre pour le bien commun.

Mais il existe une différence théologique fondamentale qui mérite d'être examinée : pour le christianisme, la restauration définitive du monde n'est pas une œuvre que l'humanité peut accomplir de manière autonome, mais une œuvre de Dieu, consommée en Jésus-Christ.

C'est ici qu'apparaît la question que nous souhaitons aborder : quelles objections un catholique peut-il formuler à l'égard du Tikoun Olam ? Où s'arrête la responsabilité humaine légitime d'améliorer la société et où commence une conception du salut qui fait abstraction du Christ ?

Pour répondre avec rigueur, nous devons éviter deux erreurs : présenter le judaïsme comme une réalité homogène, en ignorant la diversité de ses courants, ou attribuer au Tikoun Olam des affirmations qui ne font pas nécessairement partie de sa signification.

La critique catholique doit porter sur les conceptions concrètes qui peuvent être

incompatibles avec la foi chrétienne, et non sur la dignité de ceux qui professent la religion juive ni sur leur engagement légitime en faveur du bien.

Car la question essentielle n'est pas de savoir si nous devons réparer le monde. La question est de savoir qui peut véritablement le racheter.

1. Que signifie réellement le Tikoun Olam ?

L'expression hébraïque Tikoun Olam est composée de deux mots :

- Tikoun : réparation, correction, restauration ou rectification.
- Olam : monde, univers ou réalité temporelle.

Sa traduction habituelle est « réparer le monde ».

Cependant, il serait historiquement incorrect d'affirmer que cette expression a toujours eu la même signification ou qu'elle constitue une doctrine unique, partagée de manière identique par tous les juifs.

Son évolution historique est plus complexe.

Les premiers antécédents rabbiniques

L'une des premières apparitions importantes de cette expression se trouve dans la Michna, plus précisément dans le traité Guittin 4,2 et dans d'autres passages du même traité.

La Michna est une compilation d'enseignements juridiques et de traditions rabbiniques dont la rédaction remonte approximativement au début du IIIe siècle.

Dans ces textes apparaît l'expression mipnei tikkun ha-olam, que l'on peut traduire par « pour le bien de l'ordre du monde » ou « pour le bon fonctionnement de la société ».

Elle est utilisée pour justifier certaines dispositions juridiques destinées à éviter les abus, à protéger les personnes vulnérables et à favoriser la stabilité des relations sociales.

Par exemple, certaines règles relatives aux actes de divorce sont justifiées par cette considération.

Dans ce contexte, le Tikoun Olam ne signifie pas que l'homme doit construire un monde parfait ni qu'il peut atteindre le salut surnaturel par la transformation sociale.

Sa signification est principalement juridique et communautaire : établir des dispositions favorisant l'ordre et évitant certains préjudices.

La dimension mystique : la Kabbale d'Isaac Louria

Un autre développement important apparaît dans la tradition mystique juive, particulièrement dans la Kabbale lourianique du XVIe siècle.

Le rabbin Isaac Louria (1534-1572), connu sous le nom d'Ari, développa une interprétation mystique complexe de la création et de la relation entre Dieu et l'univers.

Dans cette tradition apparaît une conception de la réparation cosmique liée à la doctrine de la brisure des vases (shevirat ha-kelim) et à la dispersion des étincelles de lumière divine.

Selon cette interprétation mystique, la réalité créée est affectée par une rupture primordiale dont la restauration est liée à l'accomplissement des commandements et aux actes religieux.

L'être humain participe ainsi, par ses actes, à un processus de restauration spirituelle de l'ordre de la création.

Il convient de préciser que nous parlons ici d'un courant particulier de la mystique juive, et non d'une croyance que l'on pourrait attribuer indistinctement à tous les juifs.

La signification contemporaine : la justice sociale

Au cours des dernières décennies, le Tikoun Olam a acquis une présence importante dans certains secteurs du judaïsme contemporain.

Sa signification s'est étendue à des questions telles que :

- La lutte contre la pauvreté.
- La protection des droits de l'homme.
- L'assistance aux personnes vulnérables.
- La défense de la justice sociale.
- La protection de l'environnement.
- La coopération entre les communautés.
- La construction de sociétés plus justes.

Cet usage contemporain entretient un lien historique et intellectuel avec des développements antérieurs, mais il ne faut pas le confondre automatiquement avec la

signification juridique de la Michna ni avec la cosmologie de la Kabbale lourianique.

Cet usage peut désigner aussi bien une préoccupation légitime pour le bien commun que des interprétations religieuses plus larges concernant la restauration de l'univers.

Il est important de reconnaître cette diversité afin de ne pas construire une critique catholique sur une définition simplifiée ou inexacte.

L'expression peut désigner aussi bien une préoccupation légitime pour le bien commun que des interprétations religieuses plus larges concernant la restauration de l'univers.

Et c'est précisément dans ce dernier domaine que surgissent des questions théologiques qui méritent une attention particulière.

2. La première objection catholique : le monde a besoin de rédemption, pas seulement de réparation

Le christianisme commence par une affirmation fondamentale : le monde a été créé bon par Dieu, mais le péché a profondément blessé la relation entre l'homme, son Créateur, ses semblables et la création elle-même.

Le problème de l'humanité ne consiste pas uniquement dans l'existence d'institutions injustes, de structures défaillantes ou de comportements antisociaux.

Le problème est beaucoup plus profond.

Le péché a introduit dans le cœur humain l'orgueil, la cupidité, la violence, la vanité, l'envie et la rébellion contre Dieu.

L'homme n'a pas seulement besoin d'améliorer ses conditions extérieures. Il a besoin d'être réconcilié avec son Créateur.

Le livre de la Genèse présente l'origine de cette rupture :

« La femme vit que l'arbre était bon à manger et séduisant à regarder, et qu'il était, cet arbre, désirable pour acquérir l'intelligence. Elle prit de son fruit et en mangea » (Genèse 3,6).

Le péché originel n'a pas été simplement une erreur d'organisation sociale. Il a été une

désobéissance à Dieu, une rupture de la relation fondamentale entre la créature et son Créateur.

Depuis lors, l'humanité connaît une blessure qui affecte toute son existence.

C'est pourquoi, même si les réformes sociales sont nécessaires, elles ne peuvent résoudre à elles seules le drame fondamental de l'homme.

Nous pouvons améliorer les lois, construire des hôpitaux, lutter contre la pauvreté, développer des institutions et établir des mécanismes de protection sociale. Tout cela peut être bon et nécessaire.

Mais aucune réforme politique ne peut effacer le péché originel.

Aucune législation ne peut conférer la grâce sanctifiante.

Aucun programme de justice sociale ne peut, par lui-même, réconcilier l'homme avec Dieu.

Nous trouvons ici une première différence essentielle entre une vision purement humaniste de la réparation du monde et la conception chrétienne de la rédemption.

Le christianisme ne considère pas l'homme comme un simple monde détérioré qu'il faudrait réorganiser. Il le considère comme une créature blessée par le péché, qui a besoin d'être sauvée par Jésus-Christ.

Saint Paul exprime cette réalité avec une clarté extraordinaire :

« Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu, et ils sont justifiés par la gratuité de sa grâce, en vertu de la rédemption accomplie dans le Christ Jésus » (Romains 3,23-24).

Le salut ne naît pas de l'autosuffisance humaine. Il est un don de Dieu.

3. La deuxième objection : aucune œuvre humaine ne peut remplacer la grâce divine

L'une des grandes différences entre la pensée chrétienne et toute conception du salut fondée exclusivement sur les capacités humaines se trouve dans la doctrine de la grâce.

L'Église catholique enseigne que l'homme a besoin de la grâce pour atteindre la vie

surnaturelle.

Cela ne signifie pas que les œuvres humaines soient dépourvues d'importance. Bien au contraire.

La foi catholique enseigne que la grâce transforme l'homme et le rend capable d'accomplir des œuvres véritablement bonnes.

Mais il existe un ordre qui ne peut être inversé : nous ne faisons pas de bonnes œuvres pour acheter notre salut ; nous accomplissons de bonnes œuvres parce que Dieu nous accorde sa grâce et nous appelle à vivre dans la charité.

Saint Paul l'explique dans sa lettre aux Éphésiens :

« Car c'est bien par la grâce que vous êtes sauvés, moyennant la foi. Ce salut ne vient pas de vous, il est un don de Dieu ; il ne vient pas des œuvres, afin que nul ne se glorifie. Car nous sommes son ouvrage, créés dans le Christ Jésus en vue des bonnes œuvres que Dieu a préparées d'avance pour que nous les pratiquions » (Éphésiens 2,8-10).

L'ordre est fondamental.

D'abord, l'initiative divine.

Ensuite, la réponse libre de l'homme.

Enfin, une vie transformée par la grâce, qui se manifeste dans les œuvres d'amour.

Le Catéchisme de l'Église catholique développe cette doctrine, en particulier dans ses numéros 1996-2001.

La grâce est un don gratuit de Dieu qui nous introduit dans sa vie et nous permet de participer à sa nature divine.

Elle n'est pas une récompense que l'homme obtient par ses propres mérites naturels.

Elle n'est pas non plus une énergie qu'il pourrait produire par ses efforts moraux.

C'est un don surnaturel.

Cela soulève une objection importante à l'égard de toute interprétation du Tikoun Olam qui

prétendrait transformer la transformation morale ou sociale de l'humanité en une sorte de chemin autonome vers le salut.

Un monde plus juste n'équivaut pas nécessairement à un monde racheté.

Une société plus prospère n'est pas automatiquement une société sainte.

Un être humain engagé dans des causes nobles n'est pas pour autant réconcilié avec Dieu.

La justice sociale est un bien. La sainteté est bien davantage que la justice sociale.

Et le salut éternel ne peut être réduit à aucune de ces deux réalités considérées isolément.

4. La troisième objection : la restauration définitive du monde appartient au Christ

Nous arrivons ici au cœur de la question christologique.

La foi catholique n'enseigne pas que l'humanité doive se contenter d'attendre passivement une intervention divine.

Le chrétien a des responsabilités concrètes dans la transformation de la société.

Cependant, il distingue soigneusement le progrès humain et la plénitude du Royaume de Dieu.

Cette distinction est fondamentale.

La Sainte Écriture présente Jésus-Christ comme le centre de la restauration universelle.

Saint Paul écrit :

« Pour le réaliser à la plénitude des temps : ramener toutes choses sous un seul Chef, le Christ, les êtres célestes comme les terrestres » (Éphésiens 1,10).

Ce n'est pas l'homme qui constitue le principe ultime de la restauration de l'univers.

C'est le Christ.

Le monde ne trouve pas sa destinée définitive dans une civilisation parfaite construite grâce

aux capacités humaines, mais dans la récapitulation de toutes choses en Jésus-Christ.

Cet enseignement possède une profonde dimension eschatologique.

L'eschatologie est la partie de la théologie qui étudie les fins dernières : la mort, le jugement, la résurrection, la vie éternelle et la consommation définitive de la création.

Selon la foi catholique, l'histoire ne progresse pas simplement vers un avenir de progrès indéfini.

Elle avance vers un événement définitif : le retour du Christ et la plénitude de son Royaume.

L'Apocalypse décrit cette espérance :

« Puis je vis un ciel nouveau, une terre nouvelle : le premier ciel et la première terre ont disparu » (Apocalypse 21,1).

Et elle ajoute :

« Il essuiera toute larme de leurs yeux : de mort, il n'y en aura plus ; de pleurs, de cris et de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé » (Apocalypse 21,4).

Observons quelque chose d'important.

L'humanité peut soulager la souffrance, mais elle ne peut pas éliminer définitivement la mort.

Elle peut développer la médecine, mais elle ne peut pas accorder la résurrection.

Elle peut combattre les injustices, mais elle ne peut pas établir par ses propres forces la justice parfaite du jugement divin.

Elle peut construire des sociétés plus humaines, mais elle ne peut pas créer elle-même les cieux nouveaux et la terre nouvelle.

La restauration définitive ne sera pas le résultat final d'un projet politique, culturel ou religieux humain. Elle sera l'œuvre souveraine de Dieu.

Le Catéchisme développe cet enseignement dans les numéros 1042-1050.

Le numéro 1049 est particulièrement important : il rappelle que l'espérance d'une terre

nouvelle ne doit pas diminuer notre préoccupation pour le monde présent.

Au contraire, elle doit la stimuler.

Mais le même texte insiste sur la nécessité de distinguer soigneusement le progrès terrestre de la croissance du Royaume du Christ.

Cette distinction constitue l'un des critères les plus importants pour évaluer tout projet de transformation du monde.

5. Une précision nécessaire : le christianisme ne méprise pas non plus la réparation du monde

Ce serait une erreur de conclure que l'Église catholique rejette l'idée de travailler à la restauration de la société.

L'Église n'a jamais enseigné que le chrétien devait rester indifférent à la pauvreté, à l'injustice, à la violence ou à la souffrance humaine.

Elle ne considère pas non plus que les préoccupations sociales soient incompatibles avec la vie spirituelle.

En réalité, la Sainte Écriture contient de nombreuses exhortations à pratiquer la justice.

Le prophète Michée résume certaines des exigences fondamentales de la vie morale :

« On t'a fait savoir, homme, ce qui est bien, ce que le Seigneur réclame de toi : rien d'autre que d'accomplir la justice, d'aimer la bonté et de marcher humblement avec ton Dieu » (Michée 6,8).

La justice, la miséricorde et l'humilité sont des vertus profondément enracinées dans la révélation biblique.

Jésus-Christ lui-même s'identifie aux personnes dans le besoin dans l'Évangile selon saint Matthieu :

« En vérité, je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Matthieu 25,40).

Le christianisme ne peut être réduit à une spiritualité désincarnée qui ignorerait les besoins matériels du prochain.

L'homme est une unité de corps et d'âme.

C'est pourquoi la charité chrétienne doit se manifester aussi bien dans l'attention aux besoins matériels que dans la préoccupation pour le salut éternel des personnes.

En ce sens, un catholique peut être pleinement d'accord avec de nombreuses initiatives développées sous le nom de Tikoun Olam.

Il peut collaborer à des projets de lutte contre la pauvreté, défendre les malades, aider les réfugiés, protéger les enfants, combattre l'exploitation au travail ou participer à des initiatives de protection de l'environnement.

Il n'existe aucune contradiction entre ces actions et la foi catholique.

La contradiction apparaît lorsque l'on prétend attribuer à ces actions une signification salvifique qui exclurait le besoin de la grâce, de la rédemption ou de Jésus-Christ.

Le catholique peut collaborer à la réparation des blessures du monde, mais il ne doit jamais confondre cette collaboration avec la capacité de racheter le monde.

6. La quatrième objection : le danger d'un messianisme purement terrestre

L'une des questions les plus délicates apparaît lorsque l'idée de réparer le monde se transforme en un projet de perfectionnement historique qui cesse de reconnaître les limites de la nature humaine.

L'homme peut construire des sociétés meilleures, mais il demeure une créature marquée par la fragilité et le péché.

L'histoire démontre que même les projets nés d'idéaux élevés peuvent finir par produire des injustices lorsqu'ils prétendent imposer une vision absolue du bien par le pouvoir.

La tentation consiste à penser que, si nous parvenons à établir les conditions politiques, économiques et culturelles adéquates, nous pourrons atteindre une humanité définitivement réconciliée.

Cette espérance peut acquérir une dimension presque messianique.

Le problème ne réside pas dans le désir d'une société juste. Le problème consiste à attribuer à un projet historique ce qui appartient exclusivement au salut définitif.

L'Église a mis en garde à plusieurs reprises contre cette confusion.

La constitution pastorale Gaudium et spes du concile Vatican II, au numéro 39, aborde précisément la relation entre le progrès terrestre et le Royaume de Dieu.

Elle enseigne que nous devons les distinguer soigneusement, tout en reconnaissant que le progrès humain peut contribuer à un meilleur ordre de la société et revêtir une importance pour le Royaume de Dieu.

Cet enseignement évite deux extrêmes :

- Le spiritualisme qui considère le monde matériel comme dépourvu d'importance.
- Le temporalisme qui identifie le salut à la construction d'une société terrestre parfaite.

Le chrétien n'est pas un révolutionnaire qui espère établir le paradis au moyen d'une transformation politique.

Il n'est pas non plus un indifférent qui observe passivement les injustices en attendant le ciel.

Il est un disciple du Christ qui travaille pour le bien, pratique la justice, sert les pauvres et attend la consommation définitive que Dieu seul peut accorder.

L'enseignement de saint Augustin sur les deux cités est particulièrement éclairant à cet égard.

Dans La Cité de Dieu, l'évêque d'Hippone distingue deux amours qui orientent profondément l'existence humaine : l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi-même et l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu.

Les deux cités ne doivent pas être identifiées mécaniquement à deux États ou à deux institutions politiques concrètes.

Ce sont des réalités spirituelles définies par l'amour qui anime leurs membres.

Saint Augustin nous rappelle qu'aucune organisation politique ne peut devenir la cité céleste.

La société terrestre possède des biens authentiques qui doivent être protégés, mais elle ne peut offrir la béatitude définitive.

La paix politique est un bien. La paix éternelle est un bien infiniment supérieur.

Cette distinction est particulièrement nécessaire à une époque où certains discours présentent la transformation sociale comme si elle constituait la réponse définitive au problème humain.

7. La cinquième objection : il ne suffit pas de réparer les structures si l'on oublie la conversion du cœur

Une autre question fondamentale concerne la relation entre les structures sociales et la conversion personnelle.

La doctrine catholique reconnaît qu'il existe des structures injustes qui favorisent le péché, perpétuent les abus et entravent l'épanouissement des personnes.

Mais elle enseigne également que ces structures naissent et se maintiennent à travers les décisions humaines.

Nous ne pouvons pas combattre efficacement l'injustice sans affronter la racine morale de nombre de nos actions.

L'Évangile situe cette question dans le cœur de l'homme.

Jésus enseigne :

« Car c'est du cœur que viennent les mauvais desseins, meurtres, adultères, débauches, vols, faux témoignages, diffamations » (Matthieu 15,19).

Le mal ne provient pas exclusivement des circonstances économiques ou sociales.

Il naît également de la volonté humaine lorsqu'elle s'éloigne de Dieu.

Une société peut adopter d'excellentes lois et continuer à être habitée par des personnes égoïstes.

Elle peut établir des systèmes de protection sociale et continuer à souffrir de la corruption.

Elle peut proclamer l'égalité et tolérer de nouvelles formes d'exploitation.

Elle peut parler constamment de solidarité tout en méprisant le prochain dans la vie quotidienne.

C'est pourquoi la transformation chrétienne doit commencer par la conversion.

Saint Jean-Baptiste n'invitait pas simplement à réformer les structures politiques de son époque.

Sa prédication commençait par un appel radical :

« Convertissez-vous, car le Royaume des Cieux est tout proche » (Matthieu 3,2).

Jésus-Christ commence lui aussi sa prédication publique par le même appel (Matthieu 4,17).

La conversion ne consiste pas seulement à adopter des comportements socialement acceptables.

Elle signifie revenir à Dieu, reconnaître le péché, se repentir, recevoir sa miséricorde et orienter toute son existence vers Lui.

L'Église enseigne que la conversion est une transformation profonde de la personne, et non un simple changement de mentalité politique ou de préférences culturelles.

C'est pourquoi tout programme de réparation du monde qui oublie la nécessité de la conversion personnelle demeure insuffisant d'un point de vue catholique.

Il ne suffit pas de changer le monde extérieur si le cœur humain reste esclave du péché.

8. Quel rapport existe-t-il entre le Tikoun Olam et l'espérance messianique juive ?

Pour comprendre correctement les différences entre le judaïsme et le christianisme, nous devons également aborder la question du Messie.

L'espérance messianique occupe une place fondamentale dans l'histoire d'Israël.

Les prophètes ont annoncé un avenir de justice, de paix et de restauration lié à l'intervention

de Dieu.

Isaïe décrit une image extraordinaire :

« Le loup habitera avec l'agneau, et le léopard se couchera près du chevreau » (Isaïe 11,6).

Le texte présente une création réconciliée sous le règne du descendant de Jessé.

Pour la foi chrétienne, ces promesses trouvent leur accomplissement en Jésus-Christ, même si leur consommation définitive reste encore à venir.

Le Christ a inauguré le Royaume de Dieu par son Incarnation, sa prédication, sa mort et sa Résurrection.

Cependant, nous attendons encore sa plénitude.

Cette tension entre le « déjà » et le « pas encore » constitue une caractéristique fondamentale de l'espérance chrétienne.

Le Royaume est présent, mais il ne s'est pas encore manifesté dans toute sa gloire.

Dans le judaïsme, en revanche, l'interprétation des promesses messianiques suit des voies différentes, puisque Jésus n'est pas reconnu comme le Messie attendu.

Le Catéchisme de l'Église catholique, au numéro 840, exprime clairement cette différence.

Il explique que le peuple juif et le nouveau Peuple de Dieu sont tournés vers une espérance liée à la venue ou au retour du Messie, mais précise que les chrétiens attendent le retour de Celui qui est mort et ressuscité, tandis que le judaïsme attend la venue d'un Messie dont les traits restent cachés.

Cette différence n'est pas secondaire.

Pour le chrétien, le Messie n'est pas une figure future inconnue.

Il est une personne historique concrète : Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme.

Le christianisme n'attend pas que l'humanité découvre par elle-même comment atteindre la plénitude messianique.

Il attend le retour de Celui qui a déjà vaincu le péché et la mort.

C'est pourquoi, si le Tikoun Olam est interprété comme une participation humaine à la préparation d'un monde plus juste, il n'existe pas nécessairement de contradiction morale avec la foi catholique.

Mais s'il devient une espérance messianique autonome, détachée de Jésus-Christ et présentée comme une alternative à son œuvre rédemptrice, une incompatibilité doctrinale fondamentale apparaît.

Le chrétien ne peut accepter une vision de la plénitude humaine qui fasse abstraction de Celui qui est le Seigneur de l'histoire.

9. Une question particulièrement importante : qu'enseigne l'Église sur le peuple juif ?

En abordant ces questions, nous devons nous souvenir d'un point qui ne peut être obscurci par aucune critique théologique : la relation entre l'Église et le peuple juif possède une singularité qui la distingue de sa relation avec les autres religions.

Le christianisme est né au sein du peuple d'Israël.

Jésus-Christ est né juif.

La Vierge Marie était juive.

Les apôtres appartenaient au peuple juif.

Les premières communautés chrétiennes étaient profondément liées aux Écritures d'Israël.

L'Église ne peut comprendre sa propre identité sans reconnaître ces racines.

Saint Paul développe cette question dans les chapitres 9, 10 et 11 de la lettre aux Romains.

En Romains 11, il utilise l'image de l'olivier pour expliquer la relation entre Israël et les chrétiens issus des nations païennes.

Les païens ont été greffés sur un olivier dont ils n'ont pas créé la racine.

C'est pourquoi saint Paul avertit :

« Ne va pas te glorifier aux dépens des branches. Si tu le fais, sache que ce n'est pas toi qui portes la racine, mais que c'est la racine qui te porte » (Romains 11,18).

C'est un avertissement d'une importance extraordinaire.

Le chrétien ne doit pas regarder avec mépris le peuple auquel il doit les Écritures, les patriarches et les promesses.

Dans ce même chapitre, nous trouvons l'une des affirmations les plus importantes pour comprendre cette relation :

« Car les dons et l'appel de Dieu sont irrévocables » (Romains 11,29).

Cet enseignement est repris dans le Catéchisme de l'Église catholique, aux numéros 839-840.

Il constitue également l'un des fondements de la déclaration Nostra aetate, promulguée par saint Paul VI le 28 octobre 1965.

Dans son numéro 4, le concile Vatican II rappelle les liens spirituels qui unissent le peuple du Nouveau Testament à la descendance d'Abraham.

Le document reconnaît que l'Église a reçu les Écritures de l'Ancien Testament par l'intermédiaire du peuple juif et que les commencements de sa foi se trouvent chez les patriarches, Moïse et les prophètes.

En outre, il rejette expressément toute présentation des juifs comme un peuple rejeté ou maudit par Dieu.

Il condamne également l'antisémitisme et toute persécution dirigée contre eux.

Ces affirmations sont essentielles à toute réflexion catholique sérieuse.

Nous ne pouvons pas utiliser les différences doctrinales pour alimenter le mépris, l'hostilité ou des généralisations injustes.

Le catholique est appelé à reconnaître l'héritage spirituel d'Israël, à étudier ses Écritures et à maintenir un dialogue respectueux avec les juifs.

Mais ce respect n'exige pas de renoncer à confesser Jésus-Christ comme l'unique Sauveur.

La charité et la vérité ne sont pas ennemies.

10. Un catholique peut-il participer à des initiatives de Tikoun Olam ?

La réponse dépend de la nature concrète de l'initiative et des convictions religieuses qui l'accompagnent.

S'il s'agit de collaborer à une action solidaire, de défendre la dignité humaine, d'aider les pauvres, de protéger les malades ou de combattre une injustice, il n'existe aucune objection catholique du simple fait que l'initiative utilise l'expression Tikoun Olam.

Les catholiques peuvent coopérer avec des personnes d'autres religions pour atteindre des biens humains authentiques.

Le magistère de l'Église lui-même reconnaît la possibilité de cette collaboration.

Dans Evangelii gaudium, aux numéros 247-249, le pape François rappelle la relation spirituelle qui unit les chrétiens et les juifs, reconnaît l'importance de leur patrimoine commun et souligne qu'ils peuvent partager des convictions éthiques ainsi que des préoccupations concernant la justice et le développement des peuples.

Il ne serait donc pas correct d'affirmer que tout usage contemporain du Tikoun Olam est incompatible avec le catholicisme.

Cependant, certaines distinctions doivent être maintenues.

Premièrement : la collaboration sociale ne signifie pas l'adhésion doctrinale.

Un catholique peut collaborer avec une organisation juive dans le cadre d'une initiative d'assistance aux personnes dans le besoin sans pour autant adopter toutes ses convictions religieuses.

Deuxièmement : respecter une tradition religieuse ne signifie pas accepter toutes ses interprétations.

Le dialogue interreligieux exige connaissance, respect et sincérité, et non un renoncement à sa propre identité.

Troisièmement : le bien commun ne peut devenir un substitut au salut.

La construction d'une société juste est une responsabilité morale, mais elle ne constitue pas en elle-même la plénitude du Royaume de Dieu.

Quatrièmement : aucune initiative sociale ne doit justifier des actions contraires à la morale chrétienne.

La coopération possède des limites lorsqu'elle implique d'accepter des pratiques incompatibles avec la dignité humaine ou avec la loi morale.

En définitive, le catholique peut collaborer à la réparation des blessures de la société, mais il doit le faire à partir de son identité chrétienne, sans confondre la transformation temporelle avec la rédemption surnaturelle.

11. Le danger contemporain : une religion réduite à l'amélioration du monde

La question du Tikoun Olam nous permet d'aborder un problème qui touche également certains milieux chrétiens.

Il existe une tendance à présenter le christianisme essentiellement comme une proposition éthique et sociale.

Selon cette perspective, l'essentiel serait de construire une société plus juste, de favoriser la solidarité, de combattre la discrimination et de promouvoir la coexistence.

Toutes ces choses peuvent être bonnes.

Mais où se trouvent alors le péché, la grâce, la Croix, la Résurrection, la vie éternelle et la nécessité de la conversion ?

Que se passe-t-il lorsque l'Église cesse de parler du jugement de Dieu et commence à présenter sa mission principalement comme une activité de transformation sociale ?

Que se produit-il lorsque Jésus-Christ cesse d'être annoncé comme le Sauveur et devient simplement un exemple moral de solidarité ?

Le problème n'est pas que les chrétiens travaillent pour la justice.

Le problème est qu'ils oublient pourquoi ils le font et d'où vient la force qui leur permet de le faire.

L'Évangile n'est pas une théorie de l'organisation sociale.

Il n'est pas non plus une philosophie morale parmi d'autres.

Il est l'annonce que Dieu est entré dans l'histoire pour sauver l'homme.

La Croix n'est pas simplement un symbole de résistance face à l'injustice.

Elle est le sacrifice rédempteur par lequel Jésus-Christ réconcilie l'humanité avec le Père.

La Résurrection ne représente pas uniquement la victoire d'idéaux sur l'adversité.

Elle est un événement réel qui inaugure une vie nouvelle et transforme radicalement le destin de l'humanité.

L'Église n'existe pas uniquement pour contribuer à rendre les sociétés plus agréables.

Elle existe pour annoncer le Christ, administrer les sacrements, prêcher la vérité révélée et conduire les hommes vers le salut.

Et précisément parce qu'elle croit à la vie éternelle, elle ne peut se désintéresser des besoins de la vie présente.

La charité chrétienne n'est pas une alternative à l'évangélisation, mais une conséquence de celle-ci.

12. La véritable réparation chrétienne : conversion, sainteté et charité

Arrivés à ce point, nous pouvons formuler une question plus personnelle :

Que signifie réparer le monde dans une perspective catholique ?

La réponse ne consiste pas à rejeter toute initiative de transformation sociale, mais à la comprendre dans une perspective surnaturelle.

Le chrétien est appelé à collaborer avec Dieu à la restauration de toutes choses dans le

Christ.

Mais cette collaboration obéit à un ordre spirituel concret.

La réparation commence par la conversion

Nous ne pouvons pas prétendre transformer le monde tout en refusant de reconnaître nos propres péchés.

Avant de dénoncer la corruption des autres, nous devons examiner notre conscience.

Avant d'exiger la justice, nous devons nous demander si nous sommes justes.

Avant de dénoncer le manque de charité, nous devons examiner la manière dont nous traitons les membres de notre famille, nos collègues et les personnes qui nous sont difficiles.

La conversion chrétienne n'est pas une idée abstraite.

Elle se concrétise dans le repentir, la confession sacramentelle, le renoncement au péché et le désir sincère de vivre selon l'Évangile.

La réparation se poursuit par la sainteté

La sainteté ne consiste pas à devenir une personne socialement irréprochable.

Elle consiste à vivre uni à Dieu, en permettant à sa grâce de transformer notre intelligence, notre volonté et nos affections.

Un père qui éduque chrétiennement ses enfants, une mère qui soutient sa famille avec patience, un travailleur qui refuse la corruption, un entrepreneur qui traite justement ses employés et un prêtre qui demeure fidèle à sa vocation contribuent tous à transformer le monde.

La sainteté a des conséquences sociales.

Le péché détruit les relations, les familles et les communautés.

La vertu contribue à les restaurer.

La réparation se manifeste dans la charité

Saint Paul consacre le chapitre 13 de la première lettre aux Corinthiens à l'excellence de la charité.

Il rappelle que même les œuvres extraordinaires sont dépourvues de valeur surnaturelle si elles ne sont pas animées par l'amour.

La charité chrétienne ne cherche pas simplement à accomplir des actions socialement admirables.

Elle cherche à aimer le prochain par amour pour Dieu.

C'est pourquoi l'aide matérielle doit être accompagnée de respect, de miséricorde, d'humilité et de préoccupation pour le bien intégral de la personne.

Le chrétien n'aide pas les pauvres pour se sentir moralement supérieur.

Il les aide parce qu'il reconnaît en eux la dignité de créatures aimées de Dieu.

La réparation exige la prière et la vie sacramentelle

Nous ne pouvons pas oublier que la transformation chrétienne ne repose pas exclusivement sur la volonté humaine.

Nous avons besoin de la grâce.

L'Eucharistie nous unit sacramentellement au Christ et nourrit notre vie surnaturelle.

La confession nous réconcilie avec Dieu lorsque nous sommes tombés dans le péché.

La prière nous permet de maintenir vivante notre relation personnelle avec le Seigneur.

Sans cette dimension surnaturelle, l'engagement chrétien risque de devenir de l'activisme.

Nous pouvons finir par accomplir beaucoup de choses au nom de Dieu tout en négligeant notre relation personnelle avec Lui.

Et alors, nous aurons perdu le centre de notre mission.

13. L'Église n'attend pas une humanité parfaite construite par ses propres forces

Il existe une différence profonde entre l'espérance chrétienne et l'optimisme purement historique.

L'optimisme humain peut faire confiance au développement scientifique, à l'éducation, aux réformes politiques et à l'évolution culturelle pour conduire progressivement à une humanité meilleure.

Le chrétien peut apprécier tous ces progrès.

Mais il sait que le péché ne disparaîtra pas simplement grâce au progrès.

L'humanité a besoin de quelque chose qu'aucun développement technologique ne peut lui procurer.

Elle a besoin de la rédemption.

Le chrétien n'identifie pas non plus le Royaume de Dieu à une structure politique déterminée, à une civilisation particulière ou à un modèle économique précis.

L'Église pèlerine vit dans l'histoire, mais elle n'appartient à aucun projet historique comme si celui-ci pouvait épuiser sa mission.

Son espérance est beaucoup plus grande.

Elle attend le retour glorieux de Jésus-Christ.

Elle attend la résurrection des morts.

Elle attend le jugement universel.

Elle attend les cieux nouveaux et la terre nouvelle.

Elle attend la communion définitive avec Dieu.

Cette espérance ne nous éloigne pas du monde.

Elle nous en rend responsables.

Précisément parce que nous croyons que le monde appartient à Dieu, nous devons le traiter avec respect, défendre la vie humaine, protéger les plus faibles et combattre le mal.

Mais nous devons également nous souvenir que la destinée ultime de la création ne dépend pas de notre capacité d'organisation.

Elle dépend de la fidélité de Dieu à ses promesses.

Conclusion : le monde a besoin de justice, mais il a surtout besoin de Jésus-Christ

Le Tikoun Olam nous place devant une question qui mérite d'être examinée sérieusement : la responsabilité de l'être humain de contribuer à améliorer le monde dans lequel il vit.

Dans ses dimensions juridiques, sociales et solidaires, il contient des préoccupations que les catholiques peuvent légitimement partager.

La justice, la miséricorde, la défense des personnes vulnérables et la responsabilité envers la création ne sont pas des valeurs étrangères au christianisme.

Elles font partie de la tradition biblique elle-même et de l'enseignement moral de l'Église.

Cependant, la foi catholique établit une distinction fondamentale : l'homme peut collaborer à l'amélioration du monde, mais il ne peut pas le racheter par ses propres forces.

Il peut réparer certains dommages, mais il ne peut pas éliminer le péché originel.

Il peut construire des sociétés plus justes, mais il ne peut pas établir la justice définitive.

Il peut soulager la souffrance, mais il ne peut pas vaincre définitivement la mort.

Il peut travailler pour la paix, mais il ne peut pas accorder la réconciliation surnaturelle avec Dieu.

Tout cela appartient à Jésus-Christ.

C'est pourquoi l'objection catholique ne doit pas être dirigée indistinctement contre le concept de Tikoun Olam ni contre ceux qui le pratiquent à partir de leurs propres convictions religieuses.

Elle doit être dirigée contre toute interprétation qui transforme la réparation humaine en une alternative à la rédemption divine, qui réduit le salut à un projet historique ou qui considère comme inutile la médiation salvifique du Christ.

Le christianisme n'annonce pas simplement que nous pouvons construire un monde meilleur.

Il annonce quelque chose d'infiniment plus grand : Dieu est venu dans le monde pour nous sauver.

Le Verbe éternel s'est fait chair.

Le Fils de Dieu a assumé notre nature.

Il est mort sur la Croix pour nos péchés.

Il est ressuscité le troisième jour.

Et il reviendra dans la gloire pour juger les vivants et les morts.

Telle est notre espérance.

Nous n'attendons pas une humanité qui se sauvera elle-même grâce à un processus indéfini de perfectionnement moral.

Nous attendons Jésus-Christ.

Et pendant que nous attendons son retour, nous avons l'obligation de travailler, d'aimer, de servir, de pardonner, de protéger les faibles et de défendre la vérité.

Mais nous devons le faire sans jamais oublier qui est le véritable Rédempteur.

Car le monde a besoin de justice, de miséricorde, de solidarité et de paix.

Mais, par-dessus tout, le monde a besoin de Jésus-Christ.

Et aucune réparation humaine, aussi noble soit-elle, ne pourra jamais remplacer l'œuvre salvifique de la Croix.

Sources bibliques et doctrinales pour approfondir

Sainte Écriture

- Genèse 3 : le péché originel et la rupture de la relation avec Dieu.
- Isaïe 11,1-9 : l'espérance messianique et la réconciliation de la création.
- Michée 6,8 : justice, miséricorde et humilité devant Dieu.
- Matthieu 4,17 : l'appel du Christ à la conversion.
- Matthieu 25,31-46 : le jugement dernier et la charité envers les personnes dans le besoin.
- Romains 3,21-26 : la justification par la grâce au moyen de la rédemption du Christ.
- Romains 9-11 : le mystère d'Israël et sa relation avec l'Église.
- Éphésiens 2,8-10 : le salut par la grâce et les bonnes œuvres.
- Éphésiens 1,3-14 : la récapitulation de toutes choses dans le Christ.
- Apocalypse 21,1-5 : les cieux nouveaux et la terre nouvelle.

Catéchisme de l'Église catholique

- 1996-2001 : la grâce comme don gratuit de Dieu.
- 839-840 : la relation de l'Église avec le peuple juif.
- 1042-1050 : l'espérance des cieux nouveaux et de la terre nouvelle.

Magistère de l'Église

- Concile Vatican II, Nostra aetate, n° 4 (1965) : relation de l'Église avec le peuple juif.
- Concile Vatican II, Gaudium et spes, n° 39 (1965) : progrès humain et espérance chrétienne.
- François, Evangelii gaudium, nos 247-249 (2013) : dialogue et relation avec le judaïsme.

Sources permettant de comprendre le développement historique du Tikoun Olam

- Michna, traité Guittin 4,2 : utilisation rabbinique de l'expression dans le contexte de l'organisation juridique.
- Tradition de la Kabbale lourianique : développement mystique de la réparation cosmique associé à Isaac Louria.
- Lawrence Fine, études sur le motif lourianique du Tikoun dans la pensée juive contemporaine.

La distinction entre ces différents contextes historiques est indispensable pour éviter

d’attribuer à l’ensemble de la tradition juive une interprétation unique de ce concept.